

Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite)

Armand Yon

Volume 20, Number 3, décembre 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302589ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302589ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yon, A. (1966). Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(3), 415–429. <https://doi.org/10.7202/302589ar>

Un siècle d'opinion française

LES CANADIENS FRANÇAIS JUGÉS PAR
LES FRANÇAIS DE FRANCE *
1830-1939

1re partie

LES PEINTRES DE LA VIE CANADIENNE
(suite)

II. UNE ÈRE DE CRITIQUE (1880-1914)

§ 12. *André Siegfried et le Canada*

Nous avons toujours pensé que, si André Siegfried n'eût déjà, en 1904, préparé et soutenu une thèse de lettres sur la Nouvelle-Zélande¹, il aurait plutôt choisi pour sujet le Canada. C'est du moins ce que permet de présumer la prédilection qu'il n'a cessé de marquer pour notre pays, ainsi que les travaux considérables qu'il lui a consacrés².

Certes, les moyens n'ont pas manqué au futur professeur pour étudier à fond, du triple point de vue psychologique, économique et politique, la vie canadienne. Et nous ne parlons

* Voir notre *Revue*, XVIII: 321-342, 517-533; XIX: 56-83, 254-269, 443-462, 566-584; XX: 56-74, 262-280.

¹ André Siegfried, *La Démocratie en Nouvelle-Zélande* (Paris, Armand Colin, 1904).

² Sous une forme quelque peu différente, le présent travail a fait le sujet d'une conférence donnée par l'auteur le samedi 5 mai 1965, lors de la réunion générale de l'Institut d'histoire de l'Amérique française.

En ce qui concerne André Siegfried, nous avons volontairement débordé les cadres de notre étude sur nos témoins français jusqu'en 1939: nous devons le suivre dans ses activités jusqu'à sa mort (1959).

Ajoutons que, pendant notre séjour à Paris, il nous accorda plus d'une interview dans son appartement de la rue de Courcy, ce qui nous fut d'un grand secours pour l'interprétation de sa pensée.

pas que des biens de la fortune, qui ne lui firent pas défaut, mais encore et surtout des dispositions de l'esprit et du cœur.

Le milieu familial et social où il grandit, auprès de son père, député puis ministre; son éducation universitaire; sa parfaite connaissance de la langue anglaise; ses lointains voyages; enfin, la carrière de professeur qu'il a choisie: tout devait contribuer à éveiller chez lui, puis à accroître une grande curiosité des choses d'Amérique, en particulier du problème canadien. Comme il le dira lui-même, ce problème est "infiniment complexe; de là sa difficulté, de là aussi son intérêt profond"³.

N'allons pas croire cependant que le jeune André ait puisé dans sa famille même son goût pour l'étude et l'enseignement. Nous le pensions avant d'avoir lu une monographie significative qu'il consacra en 1946 à la mémoire de son père, Jules Siegfried. Celui-ci était essentiellement un homme d'affaires qui s'était enrichi dans le commerce du coton! Héritier d'un modeste comptoir, il lui avait suffi d'un voyage aux États-Unis, en 1861, pour constater que le Sud de ce pays, en pleine guerre civile, ne pourrait bientôt plus alimenter le monde en matière première. Il se tourna plutôt vers l'Inde, également riche en coton, et ouvrit à Bombay un comptoir, qui fut plus tard transporté au Havre: ce fut en peu de temps la fortune. Marié à une protestante des Cévennes, il eut quatre fils: l'aîné se destina aux affaires, tandis qu'André, le deuxième, put préparer à son gré une carrière universitaire.

Un autre bien dont il fut redevable à son père, c'est le goût des voyages. Il a 23 ans, en 1898, quand, pour la première fois, il "parcourt", comme il dit, le Canada... En 1901, lors de son grand tour du monde en vue de sa thèse sur la Nouvelle-Zélande, il est de nouveau en notre pays avec son père. Cette fois, on pousse vers l'intérieur, on s'arrête dans des localités aussi "vieille France" que L'Islet, "pour se faire une idée des campagnes canadiennes". Le père ne cache pas son enthousiasme. Il ne soupçonnait pas que la civilisation d'antan était restée "à ce

³ A. Siegfried, *Le Canada: les deux Races* (Paris, A. Colin, 1906), 1.

point vivace et durable". "Nous avons été accueillis, mon fils et moi, comme de véritables compatriotes", déclarera-t-il en rentrant. Mais, en homme d'affaires qu'il restera toujours, il ajoutera: "Il est regrettable que les capitaux français ne se dirigent encore que trop timidement de ce côté." ⁴

Et voici un service de plus que Jules Siegfried allait rendre à son fils André... Vers la quarantaine, fortune faite, il se lança dans la politique. Maire du Havre de 1870 à 1885, il fut alors élu député de Seine-Inférieure (dite aujourd'hui "Maritime") et le resta jusqu'à sa mort, en 1922. Aussi André pourra-t-il affirmer en 1946: "J'ai vu défiler à la table de mes parents presque tout le personnel politique dirigeant de la troisième République", — depuis Jules Grévy jusqu'à Briand, en passant par Doumer, Jaurès, Deschanel, Poincaré... Quelle aubaine pour un futur professeur de sciences économiques et politiques !

À sa mort, survenue fin mars 1959, on ne comptait plus les voyages d'André Siegfried dans les cinq parties du monde... Nous ne mentionnerons ici que ceux qui intéressent particulièrement le Canada.

Au cours de 1904, une fois passée sa thèse sur *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, le nouveau docteur ès lettres devait faire chez nous un stage d'un an, pour se bien pénétrer de la vie politique et économique du pays: c'est qu'il préparait son premier ouvrage canadien. Déjà, avant de s'embarquer, il avait fait à Montivilliers une conférence sur le Canada, disant par mode de conclusion: "Partout où le drapeau français a flotté, partout où notre langue se parle, nous avons encore de grands devoirs à remplir." N'était-ce pas déjà tout un programme ?

De retour en France, pendant qu'il travaillait aux *Deux Races*, se produisit un petit fait bien oublié aujourd'hui et que

⁴ Interview accordée au *Temps de Paris*. Cf. *Paris-Canada*, 1^{er} août 1901. La présence à Montréal de MM. Siegfried père et fils est mentionnée dans *La Patrie* (n° du 28 mai 1901), et le journal fait remarquer que le fils "avait déjà écrit sur le Canada".

nous avons rappelé plus haut⁵ : cette enquête ouverte par *Le Canada* de Montréal, aux fins de savoir “quelles devaient être les relations de la France et du Canada au double point de vue économique et intellectuel”. On se rappellera que Siegfried fut l'un des premiers à répondre, et qu'il insista surtout sur la nécessité d'envoyer des étudiants canadiens à Paris, “centre unique et magnifique de notre civilisation”.

Enfin, l'année 1906 verra paraître *Le Canada : les deux Races*⁶, qu'on trouvera en librairie presque en même temps que l'étude rétrospective de Salone sur la *Colonisation de la Nouvelle-France*⁷.

C'était, de la part de Siegfried, l'ouvrage fondamental, celui qui allait amener plus tard la publication des deux autres, qui, sans celui-là, n'auraient probablement pas vu le jour. Comme l'auteur devait l'expliquer, d'abord dans sa préface, puis au cours de diverses interviews, il avait voulu exposer surtout la coexistence et la rivalité des deux races anglaise et française dans le champ clos d'un même pays. Son attention s'était d'abord portée vers l'Est — l'Ouest et la région du Pacifique étant encore peu développés.

En 1914, les premiers tirages étant depuis longtemps épuisés, l'auteur songea à donner une seconde édition de son livre, ce pour quoi, suivant sa méthode, il voulut d'abord se rendre compte sur place des nouveaux progrès réalisés. Il fit bien la traversée, mais... la déclaration de guerre l'empêcha de mener son projet à terme. Cependant, tout ne fut pas perdu, puisque dans *Deux mois en Amérique*...⁸, on trouve des impressions intéressantes sur Ottawa capitale, l'antagonisme qui se dessine

⁵ Voir notre *Revue*, XX, n° 1: 60.

⁶ L'ouvrage, de plus de 400 pages, est divisé en quatre grandes parties: I. La formation psychologique des races canadiennes (L'Eglise, l'école, les sentiments nationaux); II. La vie politique canadienne (la constitution, les partis); III. L'équilibre des races et des civilisations au Canada; IV. Les relations extérieures du Canada. Le tout précédé d'une très claire introduction sur “les données du problème canadien”.

⁷ Voir notre *Revue*, XIX, n° 2: 267.

⁸ *Deux mois en Amérique du Nord*... (Paris, A. Colin, 1916).

entre l'Est et l'Ouest, le peu de goût des Canadiens pour le militarisme à l'européenne, etc. Déjà Siegfried n'hésite pas à traiter le Canada en "nation indépendante".

Pendant la guerre, il maintint le contact avec les Canadiens au front, passant même la première année dans la région de Béthune, au milieu des hommes de la First Canadian Heavy Battery. En 1919, il nous revint avec une "Mission de reconnaissance française" — la mission Pau — qui visita aussi l'Australie et la Nouvelle-Zélande. En 1929, nouveau voyage...

Lorsqu'en 1935 il s'embarqua sur l'*Île-de-France*, — cette fois avec Mme Siegfried et leur fille Claire, — ce fut pour un séjour de trois mois, également réparti entre l'Est, le Nord-ouest et la région des Rocheuses. Il avait déjà renoncé à refaire *Les deux Races*: si les problèmes étudiés demeuraient toujours vrais, par contre la destinée du Canada s'était par trop modifiée depuis la guerre, et particulièrement depuis le Statut de Westminster. Le pays n'avait pas vu seulement croître et s'affermir son autonomie dans les limites de l'Empire: un nouveau rôle lui semblait dévolu dans le monde, car "il avait pris rang dans le concert international des puissances"⁹. D'où le titre d'un nouveau livre que nous donnait André Siegfried aux premiers jours de 1937: *Le Canada puissance internationale*¹⁰. Avec sa maîtrise ordinaire, le distingué professeur exposait tour à tour les aspects géographique, démographique, économique et politique du problème canadien. C'est surtout dans cette dernière partie qu'il innovait, en étudiant "une triple série de rapports internationaux: rapports du Canada au sein de l'Empire; rapports avec les États-Unis, au sein du continent américain; rapports avec l'Europe (un aspect du dialogue Europe-Amérique)"¹¹.

La seconde guerre mondiale allait rendre caduques maintes pages de cette belle étude: appelé à jouer un rôle de plus en plus

⁹ *Vide infra*, note 10.

¹⁰ André Siegfried, *Le Canada puissance internationale* (Paris, A. Colin, 1937), in-8, 238 p.

¹¹ *Op. cit.*, 224.

important sur la scène internationale, le Canada se trouverait bientôt, "soit vis-à-vis de l'Angleterre, soit vis-à-vis de l'Europe", dans une situation nouvelle. Aussi notre auteur éprouva-t-il le besoin de revoir l'Amérique.

On est en 1945 : dix années ont passé, "et quelles années !" remarque-t-il. Cette fois, le chemin de fer et l'auto ne suffisent plus : c'est l'avion qui le transportera le plus souvent de l'Atlantique au Pacifique, et même jusqu'en Alaska. Il pourra à son aise "respirer de nouveau l'air canadien", comme il dit, et survoler la vaste carte en relief. Cette randonnée nous vaudra des descriptions toutes neuves dans une série d'articles réunis sous le titre de *France, Angleterre, États-Unis, Canada* . . . Ces renseignements, il les incorporera en les développant à une réédition de son *Canada puissance internationale* (1947), — réédition au sens rigoureux du mot, c'est-à-dire refonte, car il a voulu récrire l'ouvrage de bout en bout. Sans modifier le plan primitif, il rajeunit ses statistiques, ajoute un chapitre inédit sur "le Canada et la seconde guerre mondiale". Il y définit fort bien la position des Canadiens français, toujours opposés à la conscription pour le service outre-mer. Il reconnaît que "la Province de Québec n'avait accepté la guerre et laissé voter ses députés dans ce sens que sous la condition qu'il n'y aurait pas de conscription" ¹².

Et la conclusion de l'ouvrage est une lumineuse synthèse sur "les fondements de la politique extérieure du Canada", pays devenu, en quelques années, "l'une des puissances qui comptent dans le monde".

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la plupart des chapitres de ce volume avaient fait d'abord l'objet de cours au Collège de France pendant l'année 1946, — de même que l'ouvrage de 1937 avait fourni la matière de plusieurs leçons à l'École libre des Sciences politiques. Et ces cours, comme on sait, donnaient souvent lieu à d'amples discussions et échanges de vues entre maître et élèves, car, depuis toujours, André Siegfried

¹² *Le Canada* . . . (éd. de 1947), 248. Déclaration de l'hon. Ernest Lapointe.

s'était avéré partisan de ce que nous appelons aujourd'hui "le dialogue" !

Ses anciens auditeurs ont souvent vanté sa manière dynamique. Qu'il professe au Collège de France où à l'École libre, qu'il donne un article au *Figaro* ou accorde une interview à quelque reporter, il fera grâce à son public d'érudition, de textes, de références. Ainsi, lorsqu'il aborde son étude sur *les deux Races*, il juge inutile de rappeler les grands faits de l'histoire du Canada : il les suppose connus. Et, doit-il parler plus tard de cette puissance internationale qu'est devenu le Canada ? Il ne reviendra sur le problème des deux races que pour renvoyer le lecteur à son premier ouvrage.

Sans donc s'attarder à faire la genèse d'une question, il s'en tient à l'essentiel : *il fait le point*, avec la sûreté d'un esprit éminemment clair et pénétrant. La pensée alerte se traduit par un langage simplifié, direct, qui persuade et entraîne. Les déductions sont nettes, fermes, toujours personnelles.

Sur le Canada, notamment, il nous a ouvert des perspectives nouvelles, insoupçonnées avant lui. Son premier ouvrage avait été surtout une étude comparée, à la fois ethnique et psychologique, des deux races en présence. Les travaux subséquents nous vaudront parfois des surprises. Ainsi c'est Siegfried qui, le premier, soulignera la position singulière de ce pays, écartelé en quelque sorte par une double attraction — historique et géographique — qui le porte à la fois vers la vieille Europe et vers la jeune République voisine. Avec la même perspicacité, il indiquera comme facteur important de la personnalité canadienne la présence du "grand Nord", et, à maintes reprises, il insistera sur la nécessité pour les Canadiens de se créer une culture bien à eux.

Il faut mentionner aussi, dans la dernière édition de *Puissance internationale*, le paragraphe inattendu où il nous présente, rangées dans l'ordre de leurs "fidélités", sept "catégories" de Canadiens¹³. Sans les énumérer toutes, arrêtons-nous aux

¹³ *Le Canada* . . . (éd. de 1947), 240.

trois suivantes: 1. Anglais, canadien, nord-américain (combinaison plus rare aujourd'hui qu'autrefois); 2. Français, canadien, nord-américain (c'est le cas de la plupart des Canadiens français); 3. Canadien, anglais, nord-américain (c'est le cas le plus fréquent chez les Canadiens de langue anglaise).

Voilà pour le fond... Mais il ne faut pas oublier non plus le tour très personnel que Siegfried sut toujours imprimer à ses leçons comme à ses écrits. C'est un trait de caractère que ses anciens élèves, à l'occasion de sa mort, ne manquèrent pas d'évoquer. Tel se rappelait l'avoir vu revêtir, au temps où les salles de cours étaient mal chauffées, un curieux burnous à brandebourgs. Tel autre le voyait déchiffrer un texte à l'aide — non pas d'une simple loupe, mais d'un face à main ! Si on en souriait il faisait remarquer que l'objet n'était pas nécessairement réservé au beau sexe !

Il savait, à l'occasion, pousser le trait ironique, mordant. Il détestait les poseurs, les snobs, les gens compliqués. N'avait-il pas dit un jour qu' "il n'y a pire pagaille qu'une réunion de Français distingués" ? et encore: "Dans la vie, assez de gens prennent le bon train; peu descendent à la bonne station" ?

Chez les Canadiens français, il n'avait pas été sans observer l'espèce de complexe d'infériorité dont ils souffrent souvent lorsqu'ils voyagent en France, craignant bien à tort, comme dit notre auteur, que "leur accent ne les désigne à l'ironie des Parisiens" ¹⁴.

Voyons maintenant comment furent accueillis les ouvrages "canadiens" d'André Siegfried. Au premier — *Les deux Races*

¹⁴ Lorsque le présent texte fut donné sous forme de causerie, nous nous permîmes de raconter la petite anecdote suivante, que nous tenons de notre ancien élève et toujours bon ami, M. Guy Hoffman: "Une dame canadienne va se confesser dans une église de Paris. Par hasard, le confesseur se trouve être un récent prédicateur du Carême de Notre-Dame de Montréal... Avant de repousser le guichet, le prêtre dit: "Pardon, madame, n'êtes-vous pas canadienne?"

— "Comment, s'exclame la pénitente, confuse: vous m'avez reconnue à mon accent ?

— "Nullement, concède l'abbé: il était irréprochable; c'est plutôt que vous avez accusé quelques péchés canadiens !"

— la critique française se montra nettement favorable: ce fut pour plusieurs la révélation d'un peuple que ne connaissaient bien, en France, que le monde officiel et les élites. Dès la parution, Henri Froidevaux, dans le *Polybiblion*¹⁵, recommanda la lecture de ce livre "plein d'informations très exactes" et qu'il estimait "conçu avec beaucoup de perspicacité, beaucoup de tact et de science". M^e Labori, s'embarquant pour l'Amérique en 1913, fera son vade-mecum de "ce remarquable ouvrage, où, dit-il, M. Siegfried a étudié, au point de vue politique et social, les rapports des Canadiens français et des Canadiens anglais"¹⁶. Un an plus tôt, René Bazin avait inscrit dans ses notes: "Lire le livre de M. Siegfried sur le Canada. Exact", mais le romancier catholique avait cru devoir ajouter cette réserve: "sauf religieusement"¹⁷.

Nous sommes ainsi amené à examiner le plus sérieux reproche — le seul, en définitive — qu'on ait adressé à l'auteur des *Deux Races*: il aurait sous-estimé le rôle bienfaisant joué par l'Église catholique au Canada français, bien qu'il ait rendu "le plus impartial hommage aux efforts [de cette même Église] . . . pour développer la production française, pour conserver intactes les vieilles traditions de la mère patrie et pour resserrer les liens d'affection entre Canadiens sous la direction de leurs prêtres". C'est encore le bâtonnier Labori qui s'exprime ainsi, mais il avoue également que Siegfried "n'a pas ménagé les critiques" au clergé canadien . . . Or ce furent justement ces "critiques" que la plupart des Canadiens français d'alors se refusèrent à admettre.

Pour bien comprendre leurs réactions, il nous faut nous reporter soixante ans en arrière, à cette lointaine année 1906. Au pouvoir depuis 1902, le "petit père" Combes, à cause de sa politique sectaire, était regardé des Canadiens comme un autre Antéchrist¹⁸. En 1904, avait été consommée la rupture du Con-

¹⁵ *Polybiblion*, 2e s. n° 64 (1906): 27.

¹⁶ *Je sais tout*, 15 mars 1914, 294.

¹⁷ René Bazin, *Notes de Voyage. En Amérique* (inédit), Cf. *Revue*, XX, n° 1: 73.

¹⁸ Voir notre *Revue*, XIX, n° 4: 256.

cordat avec le Vatican, Pie X n'ayant pas admis les Associations cultuelles... Il est vrai qu'en 1905, un groupe parlementaire, dont faisait partie Jules Siegfried, renversait le ministère Combes; mais la persécution religieuse allait durer jusqu'à la guerre de 1914.

Certains allèrent jusqu'à faire à André Siegfried un grief d'être protestant... Qu'est-ce à dire? Un Français n'a-t-il pas le droit, que tous concèdent à un Anglais ou à un Américain, de juger le Canada français du point de vue protestant? Charlemagne Bracq écrivait en 1927: "On a généralement l'impression qu'un protestant ne peut étudier les catholiques qu'à contre-jour, et qu'il lui est difficile de pénétrer dans leur âme."¹⁹ Et pourtant, outre Siegfried, nos meilleurs juges furent souvent des protestants, tels que le Finno-suédois Pierre Kalm (au 18^e siècle), ainsi que, de nos jours, le colonel Wilfrid Bovey (dans son *Canadien*), et ce même Bracq, déjà cité, qui fut accusé d'avoir, dans son *Évolution du Canada français* — écrit d'abord en anglais — voulu aduler et flatter les Canadiens français! Dans notre cas, un protestant n'était-il pas, *a priori*, plus apte à comprendre les éléments anglais et écossais qui, sans se mêler beaucoup à lui, constituent avec l'élément français ce qu'on appelle le peuple canadien?... Avant Siegfried, bien peu de témoins venus de France avaient su regarder — nous ne dirons pas avec sympathie, mais même avec impartialité — cette partie de notre population.

Mais revenons aux *Deux Races* et aux protestations qu'il valut à l'auteur de la part de nombreux Canadiens. On trouve leurs blâmes, amplifiés plutôt que résumés, dans une série d'articles intitulée *Erreurs et préjugés*,²⁰ parue dès 1906 dans la revue *La Nouvelle-France* de Montréal. Cette étude est signée d'un pseudonyme ("Raphaël Gervais"), et en voici la conclu-

¹⁹ C. Bracq, *L'évolution du Canada français* (Paris, Plon, 1927), in-8, v-458 p., ii.

²⁰ Raphaël Gervais, "Erreurs et préjugés", dans *Nouvelle-France*, 1906, juil: 340-356; sept: 436-448; oct: 485-500; nov: 544-555. Raphaël Gervais était le pseudonyme du père Ceslas Gonthier, dominicain (1853-1917).

sion: "Il faut amèrement regretter le bon livre qu'eût pu faire l'auteur" ²¹ . . . [si, sans doute, il avait été le critique lui-même !].

Avant tout, on estime Siegfried "trop laïc". On le blâme d'avoir commis quelques erreurs sur le mode de perception des impôts ecclésiastiques, ainsi que de n'avoir rien dit, en traitant de l'enseignement secondaire, des pensionnats de filles . . . Passons. Ce sont là peccadilles aisément excusables.

Mais là où notre pseudo-Gervais passe vraiment la mesure, c'est quand il qualifie l'ouvrage de "perfide". Non, décidément ! La perfidie était le dernier crime qu'on pût imputer à un auteur aussi affirmatif, aimant à lutter sans doute, mais toujours à visage découvert . . . Pouvait-on le traiter d'"anticlérical" ? L'étiquette était mal choisie, si l'on entendait par là qu'il était opposé à toute action religieuse, comme c'est le fait de nombreux protestants dits "libéraux" et qui ne sont que des rationalistes déguisés. "C'est le christianisme, affirmait-il encore dans *Puissance internationale* ²², qui nous a donné le respect, bien menacé aujourd'hui, de la personne humaine."

Dans son étude de la psychologie des peuples, il a toujours attaché une grande importance au facteur religieux. Sans parler de l'hommage rendu par lui au clergé sur le plan national, on peut dire que nul n'a mieux que lui montré l'heureuse influence de l'Église catholique aux États-Unis ²³.

Certes, il respecte les croyances des catholiques, mais, comme tous les protestants — à l'exception, peut-être des anglicans et des "épiscopaliens" — il n'admet pas l'intervention du prêtre dans la vie privée des fidèles. S'il concède, par exemple, qu'une association de scouts se compose uniquement de catholiques, il ne voit pas pourquoi on l'encadre d'aumôniers, car pense-t-il, il faut laisser à ces jeunes gens leurs initiatives et leurs responsabilités.

²¹ R. Gervais, *Erreurs . . .*, 340.

²² *Le Canada . . .* (éd. de 1947): 4.

²³ En particulier dans *l'Initiation à la Vie aux États-Unis* (Paris, Delagrave, 1931), 168-169, où il condense ses vues et montre comment l'Église catholique représente "le sentiment religieux dans un pays où le moralisme social risque justement d'étouffer la religion".

Son père, Jules Siegfried, ne perdait jamais l'occasion, à la Chambre, de mentionner le nom de Dieu. Partisans convaincus de la défense républicaine et de la politique laïque, les deux Siegfried n'étaient rien moins que des sectaires !

Cependant, les *Deux Races*, cet ouvrage d'un brillant auteur de trente ans, n'était pas sans défauts. On y avait vraiment par trop accumulé les détails de "cuisine" cléricale ! Était-il besoin, par exemple, à propos du Canada, de monter en épingle la "rivalité" entre clergé régulier et clergé séculier ? ainsi que les protestations que soulève, dans le commerce, la vue de bonnes sœurs blanchisseuses, de "moines" relieurs, fromagers ou chocolatiers ? N'étaient-ce pas là des rengaines bien usées, qui inspiraient déjà les auteurs de fabliaux, de farces et de soties ? ... Et puis, est-il vraisemblable que Brunetière, dans ses conférences de 1897, ait été jugé à Québec, "par une partie de l'opinion, tout de même un peu avancée" ²⁴ ?

Par contre, *Puissance internationale*, qui se tient d'habitude dans des hauteurs plus sereines, ne récolta guère que des éloges. Et pourtant, dans la toute dernière édition ²⁵, on trouve cette affirmation étonnante que les jeunes étudiants canadiens envoyés en France "avec crainte" sont soumis par le clergé, dès leur retour, "à une sorte de quarantaine pour voir si quelque maladie infectieuse de l'esprit ne va pas se déclarer" ... Gageure ? boutade ? ou simple jeu d'ironie, qui ne fut pas du goût de tout le monde : en avril 1948, après une recension très favorable du dernier ouvrage, un critique de la *Revue de l'Université Laval* croyait bon d'ajouter : "À regretter que l'auteur recopie d'une édition à l'autre ce bobard, qu'il n'y a pas de liberté dans la province de Québec et que le clergé y domine tout ²⁶."

Ainsi répétés et accentués, ces traits devenaient agaçants et risquaient de fausser le tableau du Canada français. On

²⁴ *Les deux Races*, 34.

²⁵ *Le Canada* ... (éd. de 1947), 231. Cette curieuse affirmation ne figure pas dans l'éd. de 1937.

²⁶ RUL, II, n° 8 (avril 1948) ; 683. Art. signé "V.T."

pouvait l'imaginer comme une théocratie moyenâgeuse où les jours coulaient austères et moroses pour les pauvres catholiques canadiens, maintenus par leur clergé dans une sorte de camisole de force (et cela se dit si bien en anglais: "straight jacket")... Or, c'est tout le contraire qui est vrai, car, quelle qu'ait pu être la rigidité des principes, le vieux fonds gaulois, dans la pratique, ne perdit jamais ses droits !

Siegfried, il est vrai, dans son jugement d'ensemble sur le clergé, avait, comme on dit, mis de plus en plus d'eau dans son vin. S'il affirmait, dans les *Deux Races*, que son action bénéfique se paie "d'un prix exorbitant", il ne disait plus, dans la première édition de *Puissance*, qu'elle se paie "trop cher", et, dans *Puissance*-2e édition: "cher", simplement !

Cet éminent professeur, ce "maître à penser d'une génération", comme on l'a qualifié, était aussi un modeste. Au cours d'une interview qu'il accorda en 1937 à M. André Laurendeau, alors jeune reporter au *Devoir*, comme le journaliste le félicitait de grouper plus de trois cents auditeurs à ses leçons de l'École des Sciences politiques, il répondit: "Qu'est cela, à côté de la foule qui se pressait dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, chaque fois que M. Montpetit venait nous parler du Canada" ²⁷?

Pour ses funérailles au temple de l'Oratoire, il avait demandé "une simple liturgie", et pas de discours, parce que, assurait-il, "je n'ai le droit de me prévaloir ni de ma foi ni de mes œuvres" ²⁸.

*
* *

En histoire, certes, il n'est permis de rien conjecturer, et les hypothèses sont presque toujours suspectes... Cependant, n'est-il pas loisible d'affirmer que, s'il eût vécu cinq ans de plus,

²⁷ *Le Devoir*, 13 fév. 1937. Nous avons déjà emprunté à ce substantiel article plusieurs détails sur les voyages de Siegfried.

²⁸ Déclaration au pasteur Georges Marchal, *Figaro littéraire*, Paris, 4 avril 1959.

André Siegfried aurait admiré et loué l'effort actuel du Canada et la rapide évolution du Québec dans le sens qu'il avait préconisé ?

Qu'aurait-il pensé du mouvement séparatiste ? Il avait bien parlé d'un certain "séparatisme latent"²⁹, mais il s'agissait de tout autre chose : sur les bords du Saint-Laurent, un dominion de langue française, sous l'égide non de la Confédération, mais de la Grande-Bretagne, — bref, un peu l'ancien régime de Terre-Neuve ! Un séparatisme intégral lui eût paru chimérique, du double point de vue économique et politique. L'indépendance absolue, il l'a dit, lui semblait "impossible"³⁰.

En revanche, il aurait félicité le clergé d'avoir enfin ouvert ses digues à la liberté d'expression. Il n'eût eu que des éloges pour la transformation radicale de notre système d'éducation, le rappel et la révision de notre Constitution, les dialogues engagés entre Canadiens anglais et français dans le but d'une mutuelle compréhension, enfin, les relations France-Canada, en passe de devenir de plus en plus étroites et cordiales.

Mais, ce qui eût par-dessus tout éveillé son enthousiasme, c'est l'ardeur que met présentement notre jeunesse à se cultiver et à se spécialiser de plus en plus dans les sciences. Car, s'il reconnaissait que les Canadiens français excellent généralement dans les professions libérales, il avait toujours insisté, dans ses livres comme dans ses interviews, sur la nécessité de former chez nous des techniciens capables de saisir un jour les commandes restées jusqu'ici aux mains de l'élément anglo-saxon.

Et André Siegfried eût démontré ainsi, une fois de plus, que, non content d'avoir étudié à fond et compris notre pays — dont il a su écrire comme pas un — il l'associait dans son cœur à son amour de la France.

Un jour qu'en Bretagne il assistait aux fêtes de Nantes avec notre ambassadeur Jean Désy, qui avait été son élève, il

²⁹ *Le Canada*... (éd. de 1947), 223.

³⁰ *Ibid.*, 230. L'auteur dit littéralement : "Un Canala français indépendant, c'est une conception visionnaire".

lui disait gravement — et nous terminerons par ces nobles paroles: "C'est ici que nous voyons de près la France entreprenante et travailleuse, avec ses qualités héréditaires de bon sens, d'entreprise et de ténacité. C'est cette France-là qui a fait le Canada, et c'est par elle que nous durerons ³¹."

(à suivre)

ARMAND YON

³¹ Paroles citées par *Le Figaro littéraire* du 4 avril 1959 (Dans ce n^o, nombreux témoignages au lendemain de la mort du distingué professeur).

Comme il est dit au début, le présent travail ne résulte pas de la seule étude des ouvrages d'A. Siegfried, mais encore d'interviews et de correspondance avec l'auteur et ceux qui le connurent: méthode qui n'eût pas été du goût des Sorbonnards de son temps. Une thèse devait être essentiellement affaire d'érudition! Siegfried lui-même nous rapportait qu'à la soutenance de la sienne sur la Nouvelle-Zélande, on l'avait blâmé d'avoir glissé dans son texte le fruit de quelques observations personnelles... "Comme quoi, ajoutait-il avec un sourire, on ne décrit bien qu'un pays qu'on n'a jamais visité!"